

## LE VANDALISME DE LA PENSÉE MOLLE

**Alain Finkielkraut**

**Editions Hazan** | « [Lignes](#) »

1990/4 n° 12 | pages 70 à 81

ISSN 0988-5226

ISBN 9782877361705

Article disponible en ligne à l'adresse :

---

<http://www.cairn.info/revue-lignes0-1990-4-page-70.htm>

---

!Pour citer cet article :

---

Alain Finkielkraut, « Le vandalisme de la pensée molle », *Lignes* 1990/4 (n° 12), p. 70-81.

DOI 10.3917/lignes0.012.0070

---

Distribution électronique Cairn.info pour Editions Hazan.

© Editions Hazan. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

ALAIN FINKIELKRAUT

## LE VANDALISME DE LA PENSÉE MOLLE

Toute sa vie, Charles Péguy a été hanté par ce qu'il appelait lui-même la décomposition du dreyfusisme en France. Il ne se reconnaissait, en effet, dans aucun des deux camps qui divisaient le pays. Dreyfusard de la première *et* de la dernière heure, – *Notre Jeunesse* date de 1911 – il était horrifié en même temps par les manœuvres, les compromis et les compromissions, aussi bien politiques que métaphysiques, du dreyfusisme officiel.

Je crois que celui qui réfléchit honnêtement à la question du racisme et de l'antiracisme est voué aujourd'hui à la même solitude et au même inconfort. Il constate la persistance, voire la renaissance d'une attitude qu'aurait dû rendre impossible l'expérience du 20<sup>e</sup> siècle, mais il est amené à constater également la décomposition et la crise de l'antiracisme. Il connaît ses ennemis, mais il se rend compte simultanément que les ennemis de ses ennemis ne sont pas ses amis. C'est même cet affrontement entre un racisme sans vergogne et un antiracisme sans scrupule qui rend la situation présente si désespérante et si peu respirable.

Je mesure tout à fait ce que peut avoir de choquant la mise à égalité des mauvais sentiments qui réapparaissent et des bons sentiments qui leur répondent. Ce

n'est pas, faites m'en crédit, le goût du paradoxe qui m'anime et je n'aurais sans doute pas dit les choses d'une manière aussi abrupte, aussi véhémence, aussi tranchée si le livre intitulé *Nous et les Autres – la réflexion française sur la diversité humaine*, que Tzvetan Todorov a publié récemment aux Editions du Seuil n'avait reçu un accueil aussi unanimement chaleureux, et si tout le monde, des universitaires les plus exigeants aux écotiers les plus superficiels, n'en avait vanté, le sérieux, la subtilité, la justesse, et l'érudition. Il y a c'est vrai, dans ce livre beaucoup d'auteurs cités, un index impressionnant, toute l'apparence et tout l'apparat de la scientificité mis au service de la plus noble des causes. Mais dès qu'on traverse les apparences, et qu'on lit vraiment, surtout lorsqu'on est professeur et qu'on a une grande familiarité avec des textes examinés par Todorov, on sent la terre se dérober sous ses pieds... On voit disparaître, avec stupeur, toutes les limites, toutes les contraintes, les scrupules et les garde-fous de la pensée qui garantissent l'intégrité du monde. Hannah Arendt a dit ceci ; « Conceptuellement, nous pouvons appeler la vérité ce qu'on ne peut changer. Métaphoriquement, elle est le sol sur lequel nous tenons et le ciel qui s'étend au-dessus de nous ». Quand on érige en méthode de lecture l'anachronisme, le contre-sens et l'omission, alors il n'y a plus ni sol ni ciel, et c'est paradoxalement l'antiracisme ou une certaine forme d'antiracisme qui aujourd'hui nous précipite dans cette nuit. Je dis : Il n'y a plus ni sol, ni ciel, je dois ajouter, il n'y a plus non plus école, car c'est l'école qui nous éduque aux scrupules, au sens des limites, et notamment dans l'enseignement du français à cette forme du respect des morts qu'est le souci de la vérité. Et si je centre mon exposé sur le livre de Todorov, ce n'est pas par volonté dénonciatrice, mais parce que nous sommes dans un lieu scolaire et que l'école, avec tout ce qu'elle implique, est menacée

par ce livre et par la sensibilité dont il est porteur. D'où vient qu'il puisse y avoir aujourd'hui contradiction entre la culture de l'école, les principes de l'école, et l'antiracisme ? Comment se fait-il que l'antiracisme puisse en être arrivé à perdre le sens des limites, à nous dérober le sol et le ciel ?

Le livre de Todorov interroge, comme son titre l'indique, la réflexion française sur la diversité humaine. Aux seules exceptions humanistes de Rousseau et de Montesquieu, cette réflexion se divise selon Todorov en cinq attitudes, toutes aussi antipathiques, pathologiques, et criminogènes les unes que les autres, et qui sont par ordre d'entrée en scène : l'ethnocentrisme, le relativisme, le racialisme, le nationalisme, et l'exotisme. Tout, dans ce livre, serait à reprendre. Faute de temps, je laisserai de côté l'exotisme et ne m'intéresserai qu'à certains des auteurs rangés par Todorov dans les quatre premières catégories. Todorov regroupe sous le nom de racialisme l'ensemble des doctrines qui expliquent le comportement des hommes par la race à laquelle ils appartiennent et qui disposent pour juger les races une hiérarchie unique des valeurs. Niant la liberté humaine, ces doctrines radicalisent et durcissent le postulat scientifique apparu à l'époque des Lumières et selon lequel l'homme est, comme l'animal, déterminé par sa nature. Si l'on en croit, en effet, Todorov, la philosophie des Lumières se partage en deux branches dont la postérité n'est pas identique : la branche humaniste représentée selon lui par Rousseau et la branche scientifique illustrée par Diderot. Diderot penseur de la réduction ! Diderot scientifique et père ou grand-père du racialisme ! *Le cauchemar orwellien commence* : pour en arriver à cette disqualification, à cette dégradation en matérialisme vulgaire du « matérialisme enchanté » de Diderot, Todorov doit faire l'impasse (ce qu'Orwell, dans 1984, appelle la vaporisation) sur *Le Neveu de Rameau*, mise

en déroute géniale des prétentions de la conscience souveraine, philosophique ou scientifique, à surplomber le monde humain et sur *l'histoire des deux Indes* où en guise de « nous et les autres », le colonialisme est dénoncé en ces termes :

« Que diriez-vous s'il pouvait arriver que le sauvage entrât dans votre contrée et que, raisonnant à votre manière, il dit : "cette terre n'est point habitée par les nôtres, donc elle nous appartient" ? »

Mais le cauchemar orwellien s'épaissit encore quand ce sont les fondateurs français du racialisme, Taine et Renan, qui se trouvent soumis à la lecture todorovienne. Todorov, en effet, les lit à la lumière du génocide, rien de moins. « L'auteur de *Mein Kampf*, écrit-il, professait des doctrines qui ne distinguent pas sensiblement celles de nos racistes du 19<sup>e</sup> siècle dont on sait, par ailleurs, qu'il les avait lus. » Et il ajoute un peu plus loin : « Sans vouloir imputer aux auteurs du 19<sup>e</sup> siècle ce qui allait se passer au 20<sup>e</sup>, il faut constater que les implications néfastes de ces doctrines ne sont pas, non plus, entièrement absentes de l'esprit des racistes français. » J'ai parlé ailleurs de l'effort tenté par Renan pour arracher le concept de nation à celui de race et de la clairvoyance, pour le coup prophétique, avec laquelle il dénonce dans ses *Lettres à Strauss*, les conséquences exterminatrices de toute racisation de l'identité nationale. Plutôt que d'y revenir une nouvelle fois, je m'en tiendrai au cas de ce raciste impénitent que fut, à la différence du très ambigu Renan, Hyppolite Taine. Voilà, en effet, un penseur univoque et que résume bien la triste trinité de la Race du Milieu et du Moment. Mais il est absurde d'en faire le précurseur idéologique de Hitler. *C'est dans la mesure même où il est raciste que Taine n'est pas raciste. Dans les Origines de la France contemporaine*, Taine reprend à son compte les critiques qu'au nom de la prudence et de la tradition,

Burke adressait au rationalisme abstrait de la Révolution française, mais comme le souligne excellemment Mona Ozouf : « A l'étonnement burkéen de voir les français se détourner d'une tradition profuse pour la nullité de la table rase, Taine répond que tout s'explique si c'est la table rase qui constitue pour eux la tradition. » La Révolution, nous dit Taine, n'a pas trahi, mais exprimé le génie national. C'est à l'esprit français, fait tout entier de raison raisonnée et oratoire, que Taine impute ce qu'il considère comme le désastre français. L'Autre n'est pas coupable. La pensée de Taine nous laisse sans victime émissaire. Celles-ci reviendront avec Barrès dont l'œuvre propre fut précisément de passer du racialisme au racisme en disant : le génie de la France, ce n'est pas l'abstraction, c'est l'abstraction allemande et juive qui sont en train de détruire le génie de la France.

Mais quand il en vient à la question du nationalisme, Todorov épargne le concept de génie national. Il rend même hommage au nationalisme culturel et dirige toutes ses attaques contre ce qu'il appelle le nationalisme civique ou politique. De l'antinomie formulée par Rousseau entre amour de la cité et amour de l'humanité – « Le patriotisme et l'humanité sont deux vertus incompatibles dans leur énergie, et surtout chez un peuple entier » il conclut que moins on est patriote, plus on est humaniste, voire simplement humain. Et il s'acharne avec une hargne toute particulière sur les penseurs qui, au 19<sup>e</sup> siècle, se sont efforcés de résoudre l'antinomie et *de penser la nation dans la lumière de l'humanité* (1). Patriote humanitaire, Michelet porte, selon Todorov, une responsabilité plus lourde encore que Maurras dans l'exaspération des passions na-

---

(1) J'emprunte cette expression à Miguel Abensour, *Philosophie de l'humanité et philosophie politique moderne* : Pierre Leroux, in *Ecrivains de la dissidence*, Centre Charles-Péguy, Orléans, 1987, p. 24.

tionalistes et dans les deux guerres mondiales auxquelles elles ont mené : « Un patriote qui n'est qu'un patriote agit à visage découvert : on sait d'avance à quoi s'en tenir. Un patriote qui s'avance sous couvert de vertus républicaines et de principes humanitaires dans un pays où ces valeurs sont révérees, mérite une double condamnation (...) Michelet et Maurras s'opposent dans leur vue sur le régime politique idéal (république ou monarchie) ; mais leurs nationalismes se valent. Cependant, du point de vue éthique, la différence reparait : elle provient du degré de lucidité (ou de sincérité) chez les uns et chez les autres ; et cela compte. »

*Du point de vue éthique*, Michelet est pire que Maurras ! Du point de vue éthique, l'inspirateur de la Résistance est pire que le doctrinaire de la Collaboration ! Du point de vue éthique, la volonté de mettre en rapport l'affirmation nationale et l'exigence cosmopolitique est pire que le refus, au nom de la primauté du politique et de la patrie, de tout horizon cosmopolitique ou humain ! C'est adossé, on l'a vu, à la solution finale et à toutes les abominations racistes de l'époque contemporaine que Todorov profère cet incroyable jugement. C'est la vigilance du « Plus jamais ça ! » qui le conduit, au mépris des textes et de l'histoire, à imputer la responsabilité idéologique « de la mort de millions d'êtres humains et de situations politiques dont, souvent, la solution n'est toujours pas en vue (sic) » à l'un des penseurs de référence de l'antnazisme. Il y a donc plus grave, plus dangereux que l'oubli : il y a *Nous et les Autres*. Et que faire contre cette confusion, que faire contre cet autodafé antiraciste qui brûle *Le Peuple* comme s'il s'agissait de *Mein Kampf*, sinon peut-être, et avant qu'il ne soit trop tard, lui opposer le témoignage de Marc Bloch, cet historien juif, universaliste, républicain, patriote et résistant, qui demandait dans *L'étrange défaite* de comprendre l'histoire de France

comme Michelet, c'est-à-dire d'être « ému aussi bien par le sacre de Reims que par la Fête de la Fédération » et qui répondait en ces termes *civiques* aux pacifistes refusant, par haine de l'idée sanguinaire de patrie, de combattre l'Allemagne : « Je suis, je m'en flatte, un bon citoyen du monde et le moins chauvin des hommes. Historien, je sais tout ce que contenait de vérité le cri fameux de Karl Marx : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! » J'ai trop vu la guerre, enfin, pour ignorer qu'elle est une chose à la fois horrible et stupide. Mais l'étroitesse d'âme que je dénonçais tout à l'heure a consisté précisément à refuser d'accorder ces sentiments avec d'autres élans, non moins respectables. Je n'ai jamais cru qu'aimer sa patrie empêchât d'aimer ses enfants ; je n'aperçois point davantage que l'internationalisme de l'esprit ou de la classe soit irréconciliable avec le culte de la patrie. Ou plutôt je sens bien, en interrogeant ma propre conscience, que cette antinomie n'existe pas. C'est un pauvre cœur que celui auquel il est interdit de renfermer plus d'une tendresse ? »

\*

\* \*

Mais s'il n'y avait que Michelet ! *Nous et les Autres* réussit cet exploit proprement fascinant : frapper d'infamie raciste sinon même compromettre dans l'horreur nazie – « un des plus grand crimes raciaux de l'histoire de l'humanité », nous rappelle opportunément Todorov – les penseurs les plus xénophiles de la tradition culturelle française. Devant ce tribunal livresque siégeant sans discontinuer pendant quatre cent trente sept pages, c'est Montaigne qui comparait et qui est condamné pour crime d'ethnocentrisme. Montaigne ? Oui, Montaigne. Pourquoi lui, mon Dieu, demande, éberlué, le professeur qui ne connaît pas de meilleure antidote à l'ethnocentrisme que les essais *Des Cannibales* et *Des Coches* ? A cause

de ces essais justement, répond Todorov qui prélève en guise d'exemple le jugement porté par Montaigne sur la poésie des « cannibales » : « Or j'ay assez de commerce avec la poésie pour juger cecy, que non seulement il n'y a rien de barbarie en cette imagination, mais qu'elle est tout à fait Anacréontique. Leur langage, au demeurant, c'est un doux langage et qui a le son agréable, retirant aux terminaisons Grecques. » Et Todorov de commenter : « Cette poésie n'est pas barbare car elle ressemble à la poésie grecque, et de même pour la langue ; le critère de barbarie n'a ici plus rien de relatif, mais il n'est pas non plus universel. Il est en fait, simplement, ethnocentrique. Au tout début des *Cannibales*, Montaigne décidait que, pour ce qui concerne les opinions, il « les faut juger par la voye de la raison, non par la voix commune », mais il n'a pas suivi son propre précepte. Si cette poésie populaire n'avait pas eu l'heur de ressembler au style anacréontique, elle eût été... barbare ».

Comme tant d'autres analyses du livre, ce passage est littéralement à *pleurer*. Il y a quelque chose de tellement décourageant, de tellement atroce dans cette transformation du jour en nuit par un chercheur du CNRS que l'on se dit que, vraiment, rien ne vaut plus la peine de rien : car enfin, en comparant la poésie des « cannibales » à la poésie grecque – c'est-à-dire à ce qui constitue pour tous les penseurs de la Renaissance le sommet de l'art et l'inaccessible perfection – Montaigne montre simplement que ses critères de civilisation ne l'enferment pas dans la clôture de sa civilisation, et qu'à la différence des Grecs eux-mêmes, il est capable de reconnaître la réalisation de l'idéal et la présence de la beauté dans les œuvres des « barbares ».

Si Montaigne est ethnocentriste, c'est pour relativisme et pour antihumanisme que comparait Claude Lévi-Strauss. Je n'analyserai ici que ce second grief. « On m'a

souvent reproché d'être antihumaniste, dit Levi-Strauss, dans un entretien avec Jean-Marie Benoist que cite Todorov. Je ne crois pas que ce soit vrai. Ce contre quoi je me suis insurgé, et dont je ressens profondément la nocivité, c'est cette espèce d'humanisme dévergondé issu, d'une part, de la tradition judéo-chrétienne et, d'autre part, plus près de nous, de la Renaissance et du cartésianisme, qui fait de l'homme un maître, un seigneur absolu de la création. »

Ce n'est pas l'humanisme comme tel, en effet, que combat Levi-Strauss – il lui arrive même de revendiquer cette étiquette pour l'ethnologie, c'est le spécisme, le chauvinisme humain, c'est-à-dire l'affirmation de la dignité exclusive de l'homme. Mais Todorov n'est pas convaincu : « Dévergondé ou pas, c'est le seul humanisme dont on dispose dans la tradition occidentale : être contre cette " espèce " d'humanisme, c'est être contre la seule doctrine qui, en Europe, se soit jamais dotée, et à juste titre, de ce nom. » La seule doctrine ? Une très rapide enquête suffit à démentir cette tranquille affirmation. Demandez à un littéraire ce qu'il entend par humanisme et il commencera par vous citer les noms de Rabelais, de Montaigne, de Thomas Mann. Poser la même question à un philosophe, et il vous dira que Descartes et Bacon sont les fondateurs de l'humanisme moderne. Or, tandis que Bacon annonce le *regnum hominis* et que Descartes parle de rendre l'homme « comme maître et possesseur » de la nature, Montaigne écrit : « la présomption est notre maladie naturelle et originaire ». Ou encore : « Ce n'est par vrai discours, mais par une fierté folle et opiniâtreté que nous nous préférons aux autres animaux et nous séquestrons de leur condition. » Et c'est depuis peu que la part la plus vivante de la philosophie s'emploie, pour sortir de l'humanisme philosophique, c'est-à-dire du subjectivisme, à donner statut philosophi-

que aux thèmes, à la sensibilité, à la pensée de l'humanisme littéraire.

Pourquoi un tel souci et pourquoi maintenant ? Cette méditation *humaniste* consignée par Vassili Grossman dans ses notes de voyage en Arménie nous fournit peut-être la réponse : « Le mouton a des yeux clairs, un peu comme des grains de raisin, vitreux. Le mouton a un profil humain, *juif, arménien*, secret, indifférent, bête. Des millénaires durant les bergers ont regardé les moutons. Les moutons ont regardé les bergers. Ils sont devenus semblables. Les yeux d'un mouton regardent l'homme d'une manière bien particulière – ils sont aliénés, vitreux ; un cheval, un chien, un chat n'ont pas ces yeux-là pour regarder l'homme. C'est probablement avec des yeux pareillement dégoûtés et aliénés que les habitants du ghetto auraient considéré leurs geôliers gestapistes si le ghetto avait existé 5 000 ans durant, et que tous les jours de ces millénaires des gestapistes étaient venus chercher des vieilles femmes et des enfants pour les anéantir dans les chambres à gaz. Mon Dieu, combien de temps l'homme devra-t-il implorer le mouton pour qu'il lui pardonne, pour qu'il ne le considère pas de cet œil-là ! Quel doux et fier mépris dans ce regard vitreux, quelle divine supériorité que celle de l'herbivore innocent sur les meurtriers auteurs de livres et créateurs d'ordinateurs ! Le traducteur battait sa coulpe devant le mouton, tout en sachant que demain il mangerait sa viande. »

\*

\*   \*   \*

Voilà donc un livre qui nous entretient jusqu'à la nausée du respect de l'Autre, et qui témoigne d'un respect absolu à l'égard de ces autres si fragiles (on entre en

eux comme dans un moulin, disait Sartre) que sont les auteurs morts. Voilà un livre qui ne parle que modération et qui n'est qu'un long déchaînement. Voilà un éloge de la tolérance exprimé d'un bout à l'autre par l'intolérance à l'ambiguïté et à la complexité. Voilà un bilan historique qui repose sur la méconnaissance de l'histoire. Voilà enfin une leçon de morale infligée par un lecteur sans foi ni loi.

« Si l'ennemi vainc, disait Benjamin, même les morts ne seront pas en sécurité. » L'ennemi a vaincu mais – ô surprise ! – il est tout sucre, tout miel, et nous accable d'un prêchi-prêcha désarmant d'insignifiance. Avec la conversion généralisée de l'intelligentsia à l'idéal démocratique, nous nous croyions protégés contre le délire tiers-mondiste ou la violence aveugle et sourde de l'esprit de système. Nous devons déchanter : la certitude d'être parvenus au terme de l'évolution humaine conduit de plus en plus d'idéologues de la démocratie à ne voir dans tout le passé de l'humanité occidentale qu'une immense période d'obscurité trouée ici et là de quelques éclairs prémonitoires. Il y a ainsi un vandalisme de la pensée molle et une forme d'antiracisme qui n'est que l'alibi de l'anticulture.

Au lieu d'aller vers les morts pour apprendre quelque chose d'eux, ce qui est le mouvement propre de la culture et son *humilité*, l'antiracisme dominant procède comme le pseudo-féminisme théorique qui sévit sur les campus américains et qui phallocratise toute la littérature mondiale, moins Jane Austen : il mesure les morts à l'aune de notre savoir et de notre supériorité éthique. Rien n'illustre mieux ce renversement historial que la couverture de *Nous et les Autres* : dans la manière dont il représente côte à côte un grand monsieur blanc et un petit garçon basané, le dessin d'enfant choisi par Todorov est tellement plus touchant, tellement plus gentil, tellement plus adorable, tellement plus antiraciste que les œuvres

et les pensées de Diderot, Taine, Renan, Michelet, Montaigne, Lévi-Strauss (et aussi Pascal, La Bruyère, Tocqueville, Péguy...) !

Todorov ici rejoint Benetton : à la fin de l'histoire, il ne s'agit plus d'élever les enfants à ou par la culture, ce sont les enfants qui constituent le tribunal suprême de la culture, et de la politique.